

André, B. (2018). Vivre les tensions et les conflits à l'école. Communication présentée au 7^e Colloque du Réseau International Francophone des Établissements de Formation de Formateurs (RIFEFF), Cergy-Pontoise.

Vivre les tensions et les conflits à l'école

Faut-il préserver l'école et les élèves des conflits et des tensions ? Ou au contraire, faut-il faire place aux conflits et aux tensions, seule manière d'éviter la violence ? La question n'est pas neuve, puisqu'en 1908, le sociologue Georg Simmel (1908) faisait remarquer que le conflit est une forme de socialisation plutôt que la marque d'un dysfonctionnement ou d'un manque. Depuis, d'autres auteurs ont argumenté dans la même direction, mettant en évidence que l'acceptation du conflit est le seul moyen d'éviter la violence (Benasayag & Del Rey, 2007; Rojzman, 2008). Il s'agit pour cela de dissocier clairement conflit et violence : ce qui est à éviter et à prévenir, c'est la violence, définie par l'OMS comme « *utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès* ». Le conflit est bien un heurt, un choc entre projets mutuellement incompatibles, mais il n'implique pas a priori la violence. Il s'origine d'abord dans l'altérité, c'est-à-dire le caractère de ce qui est autre. Et vouloir éliminer les conflits revient à nier les différences, parfois par l'indifférence, parfois par la violence.

On peut remarquer que si beaucoup ont abandonné le rêve de progrès technique amenant une nouvelle ère de prospérité par l'abolition des distances, la dilatation du temps et l'énergie à profusion, bien peu ont abandonné le rêve chimérique d'un monde juste, pacifié, transparent, où règnent la concorde et l'amitié universelle. Pourtant, refuser les conflits, c'est refuser que d'autres puissent penser autrement, puissent avoir d'autres projets, d'autres intentions. Lorsque nous rencontrons des tensions, nous pensons parfois qu'il suffirait de mieux s'expliquer, de mieux s'écouter, comme si la différence pouvait être dissoute dans une bonne communication, comme si le désaccord avait sa source dans un manque de transparence ou dans un manque de rationalité, qui empêcherait la mise en accord. Et lorsque cet accord fait défaut, on se reproche ou on reproche à l'autre l'incompréhension, comme si elle était intentionnelle ou contextuelle, alors qu'elle fait partie de la vie, alors qu'elle est la vie.

Les conflits sont là, comme partie intégrante et irréductible de la vie, dans la société aussi bien que dans l'école, et l'altérité vécue au quotidien est autant source de conflits (*polemos*) qu'occasion d'apprentissage du vivre ensemble (*polis*). Il s'agit donc d'accepter cette altérité et les tensions qu'elle peut créer : plutôt que de tenter de préserver l'école des conflits et des tensions, il nous semble préférable de former les enseignants, intervenants et élèves à travailler avec et dans les conflits, tout en restant en dehors de toute forme de violence, et à mettre en évidence que l'on peut être adversaire sans être ennemi.

Non seulement les conflits font partie de la vie, mais ils sont aussi au cœur de l'école. On peut penser en premier lieu aux conflits cognitifs, indissociables des apprentissages, mais aussi aux conflits relationnels, existant du simple fait de l'existence de projets différents, voire éloignés entre enseignants et apprenants.

Si l'acquisition de connaissances et de compétences est au centre du projet scolaire, les modèles constructivistes (Piaget, 1970) et socioconstructivistes (Vygotski, 1997) ont mis en évidence que l'apprentissage se fait lorsque les faits entrent en contradiction avec les connaissances déjà présentes. C'est donc au travers d'une confrontation avec d'autres ou avec le réel que se construisent de nouvelles connaissances. Le conflit cognitif se trouve ainsi au

cœur de tout nouvel apprentissage, il est indispensable à la progression des apprenants (Darnon, Butera, & Mugny, 2008). Et si la dimension cognitive est centrale à l'école, ce n'est pas seulement là que le conflit prend place. En effet, le projet des élèves n'est pas forcément celui de l'institution scolaire représentée par les enseignantes et enseignants. Il peut certes le recouvrir partiellement voire en grande partie pour certains élèves, mais un nombre important d'élèves n'a pas une envie folle d'apprendre ce que l'école enseigne et de la manière dont l'école l'enseigne. De plus, lorsque leur expérience scolaire les confronte, aux difficultés d'apprentissage et à l'échec auxquels se rajoutent parfois les humiliations et les moqueries, il n'est pas facile de rester centré sur les apprentissages demandés. Dans la lutte pour la reconnaissance, il peut parfois être plus payant d'être l'amuseur public que l'idiot désigné : le conflit entre projet de l'élève et projet de l'enseignant devient alors particulièrement manifeste.

La classe est donc un lieu de tensions : tensions tantôt productrices, lorsqu'elles stimulent le désir d'apprendre, l'effort et l'engagement dans les apprentissages ; tensions néfastes lorsqu'elles empêchent l'accès au savoir et détournent les énergies vers des luttes pour la survie ou des occupations pour se distraire et faire le spectacle. Comment, dans ce contexte, naviguer en évitant la violence ?

Le chemin est étroit est difficile, mais d'autant plus prometteur s'il se parcourt en équipe et non pas seul, d'autant plus éclairé et balisé que l'on aura pris le temps de penser le conflit, de l'appivoiser, de l'accepter. Cela demande du courage, de la compétence, de l'humilité, du travail.

Au travers d'une recherche empirique portant sur l'analyse de 42 bilans de formation écrits par des enseignants suite à une formation sur les conflits, nous montrerons comment l'acceptation des conflits et la compréhension de ce qui s'y joue contribuent à éviter la dérive vers la violence ; comment, paradoxalement, l'acceptation du conflit ouvre la porte à un apaisement dans les relations, au travers d'une reconnaissance de l'autre dans son altérité, mais aussi reconnaissance de soi, en permettant de laisser une place aux émotions réprimées, de mettre des mots sur son expérience quotidienne et sur les tensions rencontrées, en résumé, en se réconciliant avec le réel de son activité (André, sous presse).

André, B. (sous presse). Reconnaître le réel du travail : un enjeu majeur des formations professionnalisantes. In P. Guibert, X. Dejemeppe, J. Desjardins, & O. Maulini (Eds.). *La formation des enseignants, amie critique de la profession ? Entre questionnement et valorisation du métier*. Bruxelles: De Boeck.

Benasayag, M., & Del Rey, A. (2007). *Éloge du conflit*. Paris: La Découverte.

Darnon, C. I., Butera, F., & Mugny, G. (2008). *Des conflits pour apprendre*. Grenoble: PUG.

OMS (document non daté) : <http://www.who.int/topics/violence/fr/> , consulté le 24.05.2018

Piaget, J. (1970). *L'épistémologie génétique*. Paris: PUF.

Rojzman, C. (2008). *Sortir de la violence par le conflit. Une thérapie sociale pour apprendre à vivre ensemble*. Paris: La Découverte.

Simmel, G. (1908). *Soziologie : Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung, chap 2*. Leipzig: Duncker & Humblot. Trad française : Simmel, G. (1992). *Le conflit*. Saulxures: Circé.

Simmel, G. (1992). *Le conflit*. Saulxures: Circé.

Vygotski, L. S. (1997). *Pensée et langage*. Paris: La Dispute.